Saint-Barthelémy, fragments d'histoires



Jérome Montoya

Jérome Montoya

Saint-Barthélemy, fragments d’histoires

© Jérome Montoya, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1944-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avec le premier volume, *Saint-Barthélemy, histoire et généalogie d'une île*, j'avais essayé de raconter notre île à travers ceux qui l'ont peuplée. Famille après famille, nom après nom, il s'agissait de retrouver les arrivées, les départs, les mariages, les filiations, et de replacer ces destinées individuelles dans l'histoire plus générale de Saint-Barthélemy.

Le deuxième ouvrage, *Saint-Barthélemy, instantanés de l'époque suédoise*, nous avait conduits dans un univers beaucoup plus resserré : celui de Saint-Barthélemy entre 1785 et 1878, principalement à travers les dossiers de la Cour de Justice. Soixante-seize petites histoires permettaient alors d'observer les habitants presque au jour le jour, dans leurs maisons, leurs commerces, leurs querelles, leurs malheurs et leurs occupations.

Ce troisième livre est différent.

Il n'obéit ni à une chronologie stricte, ni à une source unique, ni même à une période particulière. Il rassemble des histoires que j'ai rencontrées au fil des recherches, parfois presque par hasard, dans un registre paroissial, un testament, un recensement, un dossier judiciaire, une correspondance officielle, un inventaire de succession ou un rapport oublié.

Des fragments, donc.

Des fragments d'histoires.

Certains nous ramènent très loin, jusqu'aux attaques anglaises des XVIIe et XVIIIe siècles. D'autres nous conduisent dans le Gustavia commerçant de l'époque suédoise, sur les côtes d'Afrique, à bord de navires négriers, à Porto Rico, en Guyane, à Louisbourg, en Normandie, à New York ou ailleurs encore.

On y croisera des marchands, des marins, des esclaves, des capitaines, des curés, des commerçantes, des familles entières, des migrants, des veuves, des enfants naturels, des hommes libres de couleur, des pirates, peut-être, des trafiquants, certainement, et même quelques personnages qui n'auraient probablement jamais imaginé finir un jour dans un livre consacré à Saint-Barthélemy.

Certaines de ces histoires sont longues. Elles nous emmènent très loin de notre île avant d'y revenir. Celle de Marie Grossin, par exemple, commence à Saint-Servan, passe par Louisbourg, Rochefort et la Guyane avant que l'un de ses fils n'arrive finalement à Saint-Barthélemy. D'autres tiennent en quelques pages, parfois en quelques paragraphes seulement : un chien dont le curé refuse de

payer l’impôt, les dégâts d’un ouragan, une succession, une maison, une lettre retrouvée dans les archives.

Mais les petites histoires n’en disent pas forcément moins que les grandes. Et même, particulièrement pour une île comme la nôtre, une île sur laquelle on n’a guère écrit, ces petites histoires écrivent l’Histoire.

Une liste de meubles peut nous apprendre comment on vivait dans une maison il y a deux siècles et demi. Un inventaire de succession peut faire surgir des esclaves, des marchandises, des bateaux et des liens familiaux. Une plainte judiciaire permet parfois de mieux comprendre les rapports entre les habitants qu’un long rapport administratif. Et derrière un nom presque oublié peut se trouver toute une famille, aujourd’hui dispersée entre plusieurs îles ou continents.

C’est ce qui continue de me fasciner dans ces recherches.

Les documents ne racontent jamais exactement l’histoire que l’on cherche. Ils donnent un nom, une date, une phrase, parfois seulement quelques mots. Il faut ensuite chercher ailleurs, comparer, suivre une piste, revenir en arrière, essayer de comprendre pourquoi quelqu’un apparaît ici et disparaît là.

Et, de temps en temps, plusieurs morceaux finissent par s’emboîter.

On découvre alors qu’un marin normand installé à Gustavia avait laissé une famille en France. Qu’un marchand suédois avait eu deux enfants métis. Qu’une famille de Saint-Barth s’était installée à Porto Rico bien avant la grande vague d’émigration du XIXe siècle. Qu’un homme connu sous un nom était en réalité à chercher sous un autre. Ou qu’une simple maison, encore debout aujourd’hui, peut conserver dans ses murs une partie de l’histoire commerciale de Gustavia.

Ce livre ne prétend donc pas raconter à nouveau toute l’histoire de Saint-Barthélemy.

Il n’en rassemble que vingt-trois morceaux qui m’ont paru intéressants.

Certains sont importants, d’autres anecdotiques. Certains parlent de notre île, d’autres racontent les chemins qui en partent, d’autres encore ceux qui y conduisent. Mais tous ont, d’une manière ou d’une autre, quelque chose à voir avec les femmes et les hommes qui ont vécu ici, y sont passés ou y ont laissé une trace.

Après tout, l’histoire d’une île ne s’arrête jamais à ses côtes.

Non, cette histoire, j’en suis persuadé, elle voyage avec ceux qui la quittent, avec ceux qui y arrivent, et parfois on la retrouve sur les confettis de papier qu’ils ont laissés derrière eux.

Saint-Barth dans les guerres et les bouleversements du monde atlantique

Décembre 1689 : l’attaque anglaise de Saint-Barthélemy racontée par un témoin

L’histoire de Saint-Barthélemy à la fin du XVIIe siècle reste mal documentée. Les sources sont dispersées, souvent sommaires, et les événements militaires qui touchent l’île apparaissent généralement en marge de récits consacrés à Saint-Christophe, à Saint-Martin ou aux grandes opérations franco-anglaises dans les Petites Antilles.

Un petit livre, publié à Londres en 1691, permet pourtant d’observer l’un de ces épisodes avec des informations que nous ne connaissions pas, en tout cas, du point de vue des Anglais.

Son auteur, Thomas Spencer Jr., avait accompagné les troupes anglaises de Sir Timothy Thornhill en qualité de secrétaire, de *muster-master* (officier chargé des contrôles d’effectifs) et, selon ses propres termes, en remplissant également les fonctions de commissaire. Il participa donc directement à la campagne menée contre les possessions françaises des îles Sous-le-Vent en 1689 et 1690.

Son ouvrage porte le titre :

A True and Faithful Relation of the Proceedings of the Forces of Their Majesties K. William and Q. Mary, in their Expedition against the French, in the Caribby Islands in the West-Indies.

Il ne s’agit pas d’un récit écrit plusieurs décennies après les faits, puisque le livre paraît à Londres dès 1691. Pendant plusieurs pages, Spencer raconte en détail l’attaque et la prise de Saint-Barthélemy par les Anglais en décembre 1689.

Son témoignage peut aujourd’hui être confronté à plusieurs documents français, notamment aux lettres du sieur de Moyencourt, alors lieutenant du roi à Saint-Barthélemy, et au rapport du chevalier de Guitaut, venu inspecter les défenses de l’île quelques mois auparavant.

D’autres pièces conservées dans les archives françaises et anglaises permettent de suivre le sort des habitants après leur déportation, puis leur retour sur une île passée sous administration anglaise.

La réunion de ces témoignages permet de restituer, avec une précision inhabituelle, l’un des épisodes les plus violents de l’histoire de Saint-Barthélemy.

1. Saint-Barthélemy avant l’attaque

Une petite colonie française

À la fin des années 1680, Saint-Barthélemy est une petite possession française dépendant du gouvernement des îles d’Amérique. Son économie repose principalement sur une agriculture modeste, l’élevage et quelques productions destinées au commerce, principalement à destination de l’île de Saint-Christophe, où les habitants sont principalement occupés à produire de la canne à sucre, mais qu’il faut cependant nourrir.

Les recensements conservés aux Archives nationales d’outre-mer permettent de connaître assez précisément sa population au cours des années précédant l’attaque.

En 1686, on compte 448 habitants. Ils sont 441 en 1687 et 424 en 1688.

Ces chiffres comprennent les hommes, les femmes, les enfants, les religieux et les personnes réduites en esclavage. En 1688, le recensement distingue notamment 57 hommes, 60 femmes, 119 garçons et 108 filles, auxquels s’ajoutent quatre engagés et 76 personnes recensées dans les catégories des Noirs et des métis.

La population de l’île est donc assez modeste, mais elle forme déjà une communauté installée, avec ses habitations, ses quartiers, ses églises (2) et ses exploitations agricoles.

Les mêmes recensements montrent quelques changements dans l’activité économique. En 1686, Saint-Barthélemy compte cinq indigoteries et 214 bêtes à cornes. Deux ans plus tard, on dénombre quinze indigoteries et 292 bêtes à cornes.

L’élevage occupe manifestement une place importante. Ce détail prendra tout son sens lorsque nous verrons pourquoi les Anglais décident d’attaquer l’île.

Mais les chiffres ne disent pas tout.

Une île frappée par la pauvreté et la sécheresse

Le 20 mars 1688, le sieur de Moyencourt, lieutenant du roi à Saint-Barthélemy, écrit à son supérieur pour lui faire connaître la situation de la colonie.

Il lui transmet le recensement général de l’île ainsi que des procès-verbaux concernant ses deux églises, dont les bâtiments et les ornements sont dans un état

déplorable. Les habitants, explique-t-il, sont trop pauvres pour contribuer aux réparations nécessaires.

Moyencourt expose également ses propres difficultés. Il affirme n’avoir trouvé sur l’île aucune maison convenable pour se loger et estime qu’il lui faudrait entre 60 000 et 80 000 livres de sucre pour en construire une, même très simple.

Saint-Barthélemy ne fournissant pas les matériaux nécessaires, il faudrait importer le bois, les planches et les éléments de couverture depuis les autres îles, ce qui lui coûterait beaucoup d’argent. Il sollicite donc une aide financière, précisant, il est malin, que la maison pourrait ensuite servir à ses successeurs.

Source : ANOM, C⁸A 5, fol. 414-415, lettre de Moyencourt du 20 mars 1688.

Un peu plus d’un an plus tard, dans une longue lettre datée du 2 mai 1689, Moyencourt décrit une situation encore plus préoccupante.

Il affirme que l’île subit une sécheresse persistante depuis plus de douze ans et que la mauvaise qualité des terres rend les récoltes particulièrement difficiles.

La pauvreté serait devenue telle que certains habitants ne parviennent plus à subvenir correctement à leurs besoins. Moyencourt assure que, sans les coquillages ramassés au bord de la mer, plusieurs familles risqueraient de mourir de faim.

Il insiste également sur le travail des habitants, qu’il présente comme particulièrement laborieux, mais incapables de tirer de leurs terres des revenus suffisants. Il souligne également que les habitants, malgré leur travail acharné, peinent à acquitter les droits dont ils sont redevables. Selon lui, même les moins pauvres travaillent toute l'année sans parvenir à dégager suffisamment de ressources pour satisfaire à leurs obligations.

Cette description est évidemment celle de Moyencourt, qui cherche aussi à obtenir des secours. Elle n’en constitue pas moins un témoignage précieux sur les difficultés de la petite colonie.

Dans la même lettre, il va jusqu’à envisager le déplacement d’une partie des habitants vers des îles offrant de meilleures perspectives.

Il évoque notamment la Dominique et Saba, ainsi que Saint-Eustache, récemment prise aux Hollandais par les Français. Il suggère qu’une cinquantaine ou une soixantaine d’hommes de Saint-Barthélemy pourraient contribuer à défendre cette dernière île et propose, en toute simplicité, d’en recevoir lui-même le gouvernement.